

la parole à...

CLAUDE ROY : L'AUTOGESTION...

FENETRE SUR MON IDEAL

Claude Roy, né à Paris en 1915. Le 28 août. Poète, romancier, mémorialiste, journaliste... Bref, une passion : celle d'écrire. Et il écrit avec un rare bonheur, qui le range juste au-dessus de ceux dont on dit qu'ils ont du talent. « La littérature me semble être une manière d'être », a-t-il écrit. Ce qui est sûr, c'est que sa manière d'être ne sent pas la littérature. Celui que nous avons rencontré pour une longue conversation, dont nous livrons à nos lecteurs quelques extraits, est bien un être entre parenthèses. Guéri de l'absolu, affranchi des dogmes, seul avec sa solitude, mais non désabusé, Claude Roy parle de lui-même — au fait de qui parler sinon de soi ? —, de sa génération, de ses illusions, de ses espoirs aussi. Le tout avec cette gentillesse qu'on lui sait, dont on lui a fait parfois reproche et qui est sa manière à lui de témoigner d'une obstination à demeurer serein

T.S. : *Somme toute*: c'est le titre de votre dernier livre. Un titre qui met un point final ?

Claude Roy : *Somme toute*, cela signifie : voilà où j'en suis. Ce n'est pas un point final, c'est un point de suspension.

T.S. : Et vous en êtes où ?

C.R. : Eh bien, quand je fais le bilan, je vois dans le petit parcours d'une vie un certain nombre de progrès qui sont sensibles, mais toujours remis en



question. Par exemple, il me semble que le grand progrès de la vie d'un homme de mon âge, c'est d'avoir pu assister à une incrédule généralisée, au développement d'un esprit critique vis-à-vis des valeurs et notions qui, lorsque j'avais quinze ans, étaient généralement parfaitement admises.

la croyance,
c'est le chiendent.

Aujourd'hui, il y a une incrédule généralisée,

et c'est la chose qui me rend le plus heureux: on n'accepte plus, à présent, des idées reçues ou des valeurs « consacrées » qui n'étaient pas mises en question de mon temps. Mais, en même temps, c'est perpétuellement remis en question et on a l'impression que ça avance avec des lacets, des détours... Aujourd'hui, la mode, c'est plutôt la Foi... On se dit alors que la croyance est dure à déraciner, que c'est un chiendent qui repousse tout le temps ; mais, au fond, il me semble que l'incrédulité se développe... Dieu merci !

T.S. : Vous faites partie d'une génération qui se reproche d'avoir été crédule. Crédule en politique ?

C.R. : La crédulité politique est évidemment plus visible, mais nos aventures — je parle pour une grande partie de ma génération — nos aventures politiques participaient d'un champ beaucoup plus vaste. Notre crédulité s'étendait à bien d'autres domaines. On avait besoin de dogmes, de pouvoir, de puissance — dans tous les sens du terme : la puissance des idées qui n'étaient en fait que des idéologies — et j'emploie le mot dans son sens le plus péjoratif. Mais tout cela se répercutait dans tous les domaines. Cette croyance que j'ai eue en un appareil, qui ressemblait à un appareil orthopédique (je m'en rends compte aujourd'hui), une prothèse faite pour redresser les faiblesses de l'humanité, notre dos trop souvent courbé, était une croyance qui s'étendait à bien d'autres domaines. Aujourd'hui, évidemment, j'ai tendance à repousser tout appareil orthopédique, qu'il soit politique, théorique... Je crois que les hommes font leur Histoire et qu'il faut la leur laisser faire. Vouloir faire avancer l'humanité à marche forcée est criminel.

T.S. : Vous estimez-vous définitivement « guéri » ?

C.R. : Dire que l'on est « définitivement guéri » de ses maladies c'est s'avancer beaucoup... Je vis encore dans une société, sur une planète, où les Etats forts prédominent encore partout et où tous les dogmes (politiques, religieux...) sont encore reçus par des millions de fidèles. Je ne peux donc pas pavoiser — ni pour l'espèce humaine, ni pour moi en particulier. Je crois, cependant, qu'il y a des petits progrès : comme une espèce de mouvement qui pointe son nez de temps en temps — de la façon la plus confuse. L'octobre polonais, le printemps de Prague, Budapest, Mai 68, ce qui se passe en Italie, tout cela prouve bien que, par secousses, il y a quelque chose qui lutte contre la lourde chape de plomb qui nous recouvre encore. Le seul pari historique que je puisse faire pour ces mouvements, c'est qu'ils iront en s'affirmant, en se concrétisant afin de devenir majeurs.

T.S. : A quoi pensez-vous en particulier ?

C.R. : La remise en question — il faut se méfier du mot « contestation » — il apparaît partout : cela va des grèves sauvages aux mouvements contenus à l'intérieur même des dogmes et des pouvoirs établis... Le dogme n'est plus reçu littéralement, il est interprété symboliquement. La plupart des chrétiens aujourd'hui n'ont plus la foi de l'« agenouillez-vous, abêtissez-vous » que ceux d'hier pratiquaient de façon constante. Aujourd'hui, ces hommes d'Eglise remettent tout en question. Il en va de même pour la politique, où nous avons l'exemple frappant de l'eurocommunisme. Les gens — chrétiens et communistes — que j'ai connus il y a quarante ans, s'ils sont demeurés ce qu'ils étaient, ne vivent plus la religion ou la politique de la même façon...

les jeunes communistes de jeunes loups dynamiques

T.S. : On parle souvent de votre génération comme de celle qui a été broyée. Est-ce aller trop loin ?

C.R. : Non, ce n'est pas aller trop loin. Personnellement, je ne me sens pas « broyé » parce que je vis toujours ; mais il y a eu autour de moi suffisamment de cas tragiques pour accepter ce terme de « broyés ». Entre un jeune homme d'aujourd'hui qui adhère au Parti communiste et un vieux camarade qui, s'il n'est pas broyé est de toute façon terriblement marqué, il existe une différence de tonus vital qui est énorme. Mais il y a surtout une différence d'investissement. Les jeunes communistes que je rencontre sonnent souvent des « jeunes loups dynamiques », des cadres qui veulent une société en ordre, juste et rationnelle — et qu'elle fonctionne. Ces gens-là ne pourront pas être broyés car ils n'ont investi qu'un besoin d'ordre et de structure solide dans une aventure strictement temporelle. Il est évident que pour la génération à laquelle j'appartiens, c'a été un engagement « spirituel ». On y avait tout investi, et plus dure a été la chute. Le jeune communiste de 77 qui entre au Parti ne perdra pas sa raison de vivre si l'aventure qu'il a tentée échoue. Il passera à d'autres exercices. Il se convertira (et le

mot a son importance) plus facilement à autre chose que le vieux clerc du communisme qui, si souvent, une fois « défroqué » n'a plus rien.

la gauche critique : ce n'est pas celle des appareils

T.S. : Que dites-vous à un jeune garçon qui vient vous trouver pour vous dire qu'il adhère au Parti ?

C.R. : Je lui dis: « Vas-y mon gars... ». Mais je ne vous ferai pas une révélation en vous avouant que je n'ai pas une vive confiance en l'avenir socialiste de l'humanité grâce au Parti communiste — ni en l'avenir socialiste de la France grâce au PCF. C'est tout le problème de la délégation de pouvoir : j'ai lu, comme tout le monde, le Programme commun, et je n'attends pas comme une apothéose l'arrivée de la gauche au pouvoir ; tout commencera à ce moment-là et rien ne sera facile ou gai. Mais il ne faut peut-être pas « décourager Billancourt »?

Il y a aussi, une gauche critique. Elle n'est pas celle des appareils ; les appareils restent tout-puissants. Bien entendu, ils ont laissé de côté des termes tels que : « dictature du prolétariat »... Mais la Représentativité reste un de leurs dogmes — et c'est un dogme que je nie catégoriquement. Ce terme de représentativité entraîne la fameuse formule: « Le parti de la classe ouvrière » ; or je ne crois pas du tout que le Parti communiste soit le parti de la classe ouvrière. Le problème, c'est que, s'il arrive demain au pouvoir, il va s'instaurer comme Le parti de la classe ouvrière — avec, certainement, moins de sacralité que dans le temps, mais quand même...

T.S. : Quelle est votre position à l'égard du PSU — et de cette sorte de « mouvance autogestionnaire » qu'il s'emploie à promouvoir ?

C.R. : L'idée de l'autogestion est juste, à condition qu'on précise clairement ce qui sera autogéré... Le projet autogestionnaire pourrait ouvrir une fenêtre sur mon idéal historique que je ne verrai pas réalisé : l'autogestion généralisée. Je crois que l'humanité arrivera à cette démocratie totale.

Les masses ne sont pas encore arrivées à cette notion. Quand on parle d'autogestion, en ce moment, les gens vous répondent : « Autogestion ? Comment, pour quoi, pour qui ? ». Ils ont, à l'égard de ce projet qui est le nôtre et qui me semble le plus rationnel et le plus juste, une certaine méfiance parce qu'ils savent que l'on peut faire passer sous ces termes des tas de contrefaçons. Ils n'y croient pas. Mais, dans les moments — ô forts brefs — de l'Histoire où on leur laisse la parole, c'est l'appel à cette notion qui transparait clairement. Ce qui s'est passé concrètement à Budapest, c'est la renaissance tout d'un coup (je n'aime pas le terme spontanéité) et par les prolétaires eux-mêmes, de conseils d'ouvriers où ils commencent à s'occuper eux-mêmes de leurs propres affaires, en envoyant ailleurs l'appareil du parti et les appareils syndicaux...

le PSU ? je me retrouverai toujours dans le combat avec des copains de ce parti-là

Mais, pour revenir sur votre question, je dois dire que je développe une méfiance importante dès qu'il y a le mot de parti prononcé ou écrit quelque part. Les divisions multiples du PSU sont peut-être le garant d'une certaine « bonne santé ». Ce parti, dès lors, ressemble plus à une « mouvance » qu'à une mécanique. Je ne suis pas menacé d'être « broyé » par le PSU, et je me retrouverai toujours dans le combat avec des copains de ce parti-là...

T.S. : Vous dites que la gauche critique ne peut appartenir aux appareils...

C.R. : Je dirai même qu'elle ne peut pas appartenir à la gauche institutionnelle... L'attitude d'incrédulité généralisée n'est pas l'apanage de la gauche ! Il faut le préciser. Je ne crois pas que la lucidité appartienne à la gauche étiquetée « gauche ».

T.S. : Qu'est-ce qui vous paraît n'appartenir qu'à la gauche et créer, ainsi, son devenir possible ?

C.R. : Les notions de démocratie, d'autogestion et de pouvoir des hommes sur leur propre vie sont des notions de gauche. Mais, beaucoup de gens qui ne se disent pas de gauche — qui ne se savent pas de gauche —, ont des sentiments, des idées et des aspirations qui sont de gauche ; dans leur propre domaine, tout d'un coup, ils luttent contre un appareil, une hiérarchie ou un système autoritaire qui les entrave.

Dans le village où je passe une grande partie de ma vie, les paysans qui, pour la plupart, votent « à droite », vous donneront, dès que l'on parlera de la coopérative locale et de son fonctionnement, des idées très à gauche. En revanche, combien de gens qui se disent de gauche essaient de gouverner et de régner par des moyens condamnés généralement pour être des moyens de droite !

La droite n'est pas la seule à manipuler les masses et les citoyens; la gauche en manipule tous les jours.

T.S. : Etre de gauche, pour vous, semble être un « état d'âme ». Vous avez l'air d'investir tous vos espoirs dans la gauche, mais — peut-être parce que vous la connaissez bien — vous prenez une distance permanente. Pourquoi cela ?

C.R. : Vous avez vous-même répondu à la question. C'est, en effet, parce que je connais bien la gauche que je peux avoir l'air de me réfugier dans ce que vous appelez un « état d'âme »... Mais je contesterais ce mot même d'« état d'âme », parce que c'est un état de pratique — et non une vue de l'esprit ou bien une nostalgie — qui me fait être ainsi.

Je voudrais également vous dire ceci : on n'est pas « de gauche » toute la journée ; on se surprend tout le temps à avoir — vis-à-vis de ses enfants, de la secrétaire, de bien d'autres... — un comportement que l'on taxerait volontiers de « comportement typique d'un homme de droite ». Après coup, on s'aperçoit de cela ; on se rend compte que l'on a utilisé l'argument d'autorité, par exemple, mais ce n'est qu'après coup. Que celui qui ne se découvre pas franchement réactionnaire à certains moments de la journée lève la main ! Non.

être de gauche :
c'est une volonté

Etre de gauche, ce n'est pas un état d'âme ; c'est une volonté. Il y a, évidemment, un côté chat échaudé — mais je me méfie de ma propre méfiance, attention ! — qui peut me faire prendre une certaine distance; mais je ne suis pas paralysé par cela. Il m'arrive toujours de me mouiller. Je ne suis pas quelqu'un qu'on n'aura jamais plus, on m'a assez souvent ! Et, après tout, tant mieux ! Se faire avoir, c'est fatigant mais ne se faire jamais avoir, c'est mortel. Je préfère dans bien des cas m'être fait avoir que n'avoir rien

donné, rien risqué, rien vécu... Etre de gauche, ce n'est jamais ni facile, ni donné. Ce n'est ni une grâce d'Etat ni un état d'esprit suspendu dans les limbes et qui vous protège de tout — loin de là !

la classe ouvrière
n'a pas été dupe des grands moments d'hystérie

T.S. : Ce qui est à craindre, chez les jeunes qui veulent adhérer à un parti, n'est-ce pas le fait que cette adhésion leur procure comme une espèce d'impunité vis-à-vis d'eux-mêmes ?

C.R. : Ce qui est à craindre, surtout, c'est le retour à un besoin de discipline, de carcan. Nous avons assisté, ces dernières années, à un phénomène de ce type avec le maoïsme français. Le maoïsme français a été à la fois un mouvement passionnel, une immense farce et, pour ceux qui en étaient spectateurs, un phénomène humoristique et sinistre. Nous avons sous les yeux le spectacle d'un recommencement. C'est ce que j'appelle « l'investissement géographique » : ç'a commencé par la grande lueur à l'Est (la Russie en 1917), puis on a vu une partie de la jeunesse de gauche chercher des lieux géographiques élus. Ils y investissaient toute leur croyance. Il y a eu, ainsi, le « socialisme algérien », la « révolution palestinienne », le socialisme cubain, les socialismes guérilleros de l'Amérique latine et, enfin, la Chine, investissement majeur. Aujourd'hui — il n'y avait donc qu'à être patient — on assiste à une



débâcle incroyable... Non seulement Mao est mort, mais le dieu vivant n'est plus vivant. Il y a comme un repli stratégique sur des positions dont on ne sait pas encore très bien ce qu'elles représentent...

Mais il y a une chose qu'il est nécessaire de dire : il faut rendre justice à la classe ouvrière française : elle n'a jamais été maoïste. Elle n'est plus stalinienne depuis très longtemps et n'a jamais emboîté le pas de l'intelligentsia. Nous avons tous tendance à croire que ce qui se passe au Collège de France

ou bien à *Tel Quel* reflète la pensée de la classe ouvrière ; en fait il n'y a rien de commun...

T.S. : Ce qui signifie?

C.R. : Qu'elle n'a pas été dupe des grands moments d'hystérie. Ce n'est quand même pas mal !

**Propos recueillis par
José SANCHEZ**